

Perdu dans le désert

Un soir, vers cinq heures, je pris mon passeport, ma clarinette, quelques photos souvenir et je quittai Spahni au milieu du désert. En réfléchissant bien, je pourrais atteindre une piste en marchant dans la direction opposée aux Andes. Je devais atteindre cette piste au bout de trois heures de marche. Ce que je n'avais pas prévu, c'était que la nuit tomba avant que j'atteigne cette piste. Après quatre heures de marche, la nuit était complète et je dus me rendre à l'évidence, j'étais perdu. La seule façon de me diriger, c'était les étoiles. Je n'y connaissais pas grand-chose mais j'essayais le plus possible de me diriger vers l'ouest. Il ne fallait absolument pas que je prenne une autre direction, sinon j'étais perdu. À gauche, le sud, plus de 1000 km, à droite, le nord et derrière moi les Andes. Devant moi, 300 km de désert. La seule chance qui me restait. Je marchai toute la nuit, puis toute la journée. Vers le soir, je m'étais pour dormir un peu, une demi-heure, mais le froid était tellement vigoureux qu'il était impossible de dormir, ce qui m'obligea à me relever et à marcher toute la nuit. Au lever du soleil, je dormis une demi-heure puis la chaleur me réveilla. Il fallait encore marcher et surtout, je m'étais mis dans la tête de tenir le coup.

C'est horrible d'être aussi seul. Aucune aide extérieure ne peut intervenir. Tout dépend de soi. Parfois, je pensais que je n'allais pas m'en sortir, que j'allais crever là comme les Indiens. C'était con mais si eux avaient tenu quinze jours, moi j'y arriverais aussi. Il n'y avait aucune raison. Vers la fin du troisième jour, j'ai vraiment eu la trouille. J'étais sûr que j'allais crever. Je regardais autour de moi. Des pierres de tous côtés. Chaque fois que je montais une colline, j'avais l'espoir de trouver derrière elle autre chose que des pierres. Un village ou une piste, mais rien. Alors, je repartais en visant une colline, puis une autre. Je traversais de vastes étendues plates pour atteindre la prochaine. J'avais envie de me laisser crever sur place. J'étais fatigué et cette trouille qui augmentait de plus en plus. Je n'arrivais presque plus à la dominer. À certains moments, j'étais certain que c'était fini. La seule chose que je regrettais était de mourir aussi jeune.

Le moindre insecte ou plante m'aurait peut-être encouragé mais rien, rien que des pierres sans vie. Pas l'effleurement de quelque chose qui ressemblerait à un être vivant. Je pensais aux théoriciens qui disent que la terre est trop peuplée. Puis vint la nuit du troisième jour. Même programme, une demi-heure de sommeil puis reprendre la marche. Je continuais en regardant les étoiles. Je les fixais en ligne droite en rapport avec le sommet des collines. C'est une combine que j'avais apprise chez les boy-scouts quand j'étais petit. Dans la journée, je rectifiais mes erreurs d'après le soleil. J'avancçais toujours en ligne droite. Le quatrième jour, je marchais comme un automate, mes pieds étaient cuits, le moral descendait et remontait. Je n'avais ni faim, ni

soif, mais sommeil. C'est ce qui m'affectait le plus. Puis vint la nuit du quatrième jour. Je n'ai aucune idée du nombre de kilomètres que je parcourais par jour mais le principal était de marcher. Si je voulais m'en sortir, c'était marcher et encore marcher.

Vers les cinq heures du matin, juste avant le lever du soleil, je vis à droite de l'horizon une petite lumière qui semblait bouger. C'était vraiment insignifiant, mais elle me parut avancer. Elle était tellement loin que je ne la distinguais pas très bien. Je savais que dans le désert, par manque d'humidité dans l'air, on peut voir des choses à des centaines de kilomètres. Je la regardai un moment. C'était évident. Elle avançait. Je restai une heure par terre à la regarder. J'étais sauvé. C'était la ligne de chemin de fer Santiago-Arica, la seule qui traverse le désert du sud au nord. Elle était certainement très loin mais elle était là. Finies les angoisses. Je fus pris d'un profond sommeil et je me réveillai en sueur, le soleil était déjà haut dans le ciel. Il fallait encore marcher des heures pour atteindre la ligne de chemin de fer. Ce n'était pas le train qui m'intéressait mais plutôt la piste qui longe la voie. Je savais qu'elle était fréquentée par des camions qui faisaient le commerce entre Arica, Lima et Santiago. Enfin, je l'atteignis. La piste était encore plus loin. Je m'assis au bord, en attendant le passage d'un véhicule, ce qui ne tarda pas. On me fit monter à côté du chauffeur, qui m'offrit une cigarette. Je la refusai et m'endormis aussitôt.

Le camion s'arrêta dans une ville. Nous étions au milieu d'une foule. Je m'aperçus rapidement que nous étions

dans un marché. Je demandais au chauffeur quelle était cette ville. Il me dit que nous étions à Antofagasta et me demanda où je me rendais. Je lui expliquai rapidement ma situation et il comprit que j'étais fauché et complètement paumé. Il me dit :

- Je ne vois qu'une seule chose pour toi. C'est un hospice pour mendiants, style Armée du Salut.

Il m'indiqua où se trouvait cet endroit. Je m'y rendis tout de suite car je ne tenais plus debout, tellement j'avais sommeil. Je fus reçu cordialement par des curés qui m'offrirent à manger. Je n'avais même pas faim. Je leur expliquai que je voulais dormir. Ils m'emmenèrent dans une chambre commune et enfin je vis un lit, crasseux, pouilleux mais un lit. Enfin. Je m'allongeai et dormis aussitôt.

Quand je me réveillai, je m'aperçus que j'avais dormi dix-huit heures d'affilée, sans interruption. On me donna un bol de café avec du pain et même un peu d'argent pour me dépanner. Vraiment, ces gens avaient été très gentils avec moi. Les clodos, eux, s'en foutaient. D'ailleurs, je les connaissais déjà. C'étaient les mêmes qu'à Marseille, sauf qu'eux étaient plus bronzés. Je me retrouvai dans la rue sans rien, à part ma clarinette, mon passeport et mes photos. La situation n'était pas brillante du tout mais il fallait faire le point et prendre une décision. Réaliser quelque chose avec rien, c'était difficile. Je n'avais pas le choix, c'était une question de survie. Un, j'étais dans la merde, ça, c'était une évidence. Deux, il fallait que je parte de cette ville pour me rendre à Santiago. Dans une grande ville, on se débrouille tou-

jours. Trois, contacter quelqu'un pour qu'il me donne des idées, ou bien me trouver une solution.

Tout à coup me vient une idée qui pouvait éventuellement me sortir de cette situation : la radio. La radio locale, en racontant mon histoire. Je voyais une ouverture à ma situation. Je m'y rendis aussitôt. C'était exactement ce qu'il fallait faire.

On me reçut à bras ouverts et immédiatement on me fit une interview car un gringo perdu à Antofagasta, qui avait des histoires à raconter, ils n'avaient jamais vu ça. C'était mon jour de chance. En échange de mon interview, ils me firent une propagande dans toute la ville, et recommandèrent aux commerçants et aux gens de m'aider. Ce qui se passa fut extraordinaire. Des appels venaient de tous les coins de la ville, des transporteurs se proposaient de me prendre en charge gratuitement jusqu'à Santiago et tous les vendeurs du marché aux légumes et aux fruits m'offraient chacun un petit cadeau. On me donna trois pommes, un kilo de pommes de terre, des poires, des fruits exotiques. Tout le monde riait en se moquant de moi, mais d'une façon marrante. Ils avaient raison car je devais avoir l'air con avec mon sac de patates. Puis je me rendis vers les camions en partance pour Santiago.

Je pris le premier qui partait dans cette direction. Il transportait de la farine de poisson. Le seul inconvénient était qu'il ne fallait pas fumer car il y avait un risque d'explosion. Le départ fut chaleureux. Nous étions trois dans la cabine, le chauffeur, un aide et moi. La route était droite et monotone et nous laissions traî-

ner un nuage de poussière derrière nous. Le goudron n'avait pas encore fait son apparition dans cette région et pourtant on appelait cette route la Panaméricaine. Le voyage était long, on ne parlait pas, sauf de temps en temps pour se situer et calculer le nombre de kilomètres jusqu'au prochain village. La première nuit, je vis le guide, qui était aussi le propriétaire du camion, s'affoler en scrutant l'obscurité. Il avait vraiment une peur terrible et me montrait des choses que je ne voyais pas, à part quelques renards qui s'éclipsaient rapidement dans les phares du camion. Je demandai au chauffeur ce qu'il avait. Il me répondit en haussant les épaules :

- Oh, il voit des fantômes partout, faut pas faire attention.

Ainsi passa notre première nuit. Le matin, on s'arrêta dans un village pour prendre un café et se dégourdir les jambes. On repartit aussitôt, nous devions arriver à Santiago le soir. Tout à coup, dans la journée, le guide donna un grand coup de poing au plafond du camion en gueulant quelque chose au chauffeur. Je m'aperçus que celui-ci s'endormait au volant. Il y avait de quoi, ça faisait un jour, une nuit et encore un jour qu'il ne dormait pas. On se serait endormi pour moins que cela.

Le soir, nous étions à Santiago. On se quitta cordialement. C'est quand même de sacrés gaillards, ces mecs-là, car le lendemain soir, ils repartaient dans l'autre sens. Quant à moi, je savais que j'étais à Santiago, que j'en étais au même point qu'à Antofagasta et que j'avais un sac de patates sur le dos. C'était la merde mais, dans ces moments-là, il ne faut surtout pas réfléchir. J'avais tout

le temps devant moi puisque j'étais libre C'était déjà pas mal. Pas d'argent ou très peu. Premièrement, il me faudrait dormir dehors. En cherchant bien, je devais bien finir par trouver un coin. Tout en marchant, je m'approchais d'un parc, près du rio Mapocho. Il était planté de petits arbustes. J'en choisis un, m'enfilai à l'intérieur et me fis une petite couche dans l'herbe, hôtel trois étoiles, parfait. Il ne faisait pas froid. Je n'avais même pas besoin de couverture et l'arbuste me cachait des badauds.

Je fus secoué vivement. Le soleil me tapait dans les yeux. Un flic était penché sur moi et me demandait ce que je faisais là. Encore une fois, il fallait donner des explications. C'est le côté chiant quand on n'a pas de fric, il faut toujours donner des explications, ça devient fatigant. Après vérification des papiers, il me pria de quitter ce lieu public, ce que je fis de bonne grâce. En fouillant dans mes poches, je trouvai un peu d'argent, pas beaucoup mais j'en avais suffisamment pour prendre un café. Il m'en resterait même encore un peu. Maintenant, il me fallait de nouveau analyser la situation, mais toujours sans affolement.

- Qu'est-ce que je fais ?

La seule personne que je connaissais était Violeta Parra, ça me gênait un peu mais il était évident que je ne connaissais personne d'autre.